



Les carrières à un tournant

L'évolution de la situation économique nous oblige à repenser nos idées sur la vie de travail. Durant la Semaine des carrières, n'est-ce pas le moment de remettre en question nos vieilles théories? Assurément, personne ne peut se fier au hasard pour trouver une profession satisfaisante. Les carrières ne tombent plus du ciel; elles se préparent...

□ Il y a une soixantaine d'années encore, le choix d'une carrière ne posait guère de problèmes, car il était habituellement dicté par les circonstances. Un jeune homme exerçait le métier de son père ou quelque chose d'approchant. S'il ne marchait pas sur ses traces, il s'écartait peu de la route tracée pour lui. Le fils d'un avocat pouvait se faire médecin ou le fils d'un boucher devenir boulanger; mais il était rare qu'un fils de boucher entrât en médecine au sein d'un ordre social hiérarchisé, où chacun devait suivre sa condition.

Pour les jeunes filles, les choses étaient encore plus simples: elles devaient normalement se marier et élever une famille. Sinon, elles ne pouvaient que rester à la maison toute leur vie et avoir soin de leurs vieux parents. Quelques rares emplois étaient bien ouverts au « sexe faible », mais encore fallait-il être célibataire. Une femme mariée respectable ne travaillait pas au dehors, sauf en cas d'extrême nécessité financière.

Quant aux minorités, la plupart des domaines d'activité leur étaient fermement interdits. Les Noirs ne pouvaient être que domestiques, et les Chinois restaurateurs ou blanchisseurs. Les Indiens d'Amérique du Nord étaient tenus d'être... des Indiens. Et on disait aux handicapés qu'ils feraient aussi bien de pas penser à travailler.

Il en résultait une espèce de désappariement des carrières et des personnalités dans l'éventail général des emplois. D'une part, des hommes et des femmes intelligents et de talent se voyaient empê-

chés de réaliser leurs possibilités; et, d'autre part, des personnes sans dispositions particulières pour leur travail étaient condamnées à y peiner toute leur vie à cause de leur naissance.

Les mauvais jours de la discrimination professionnelle n'appartiennent pas entièrement à l'histoire ancienne. Les groupes minoritaires ont encore à disputer des emplois que d'autres considéraient comme leur droit. Le plus souvent cependant la difficulté de choisir une carrière au Canada aujourd'hui ne tient pas au fait que le choix est limité. Pour les élèves des écoles secondaires, les possibilités de carrière ne manquent pas; le problème est plutôt d'en repérer une qui a le double avantage d'avoir de l'avenir et de satisfaire leurs aspirations et leurs besoins psychologiques.

Selon les dernières statistiques, il existe au Canada plus de 7000 métiers différents, et le nombre grandit sans cesse. Devant une panoplie aussi vaste et aussi complexe de carrières, il est pardonnable pour les jeunes de ne pas savoir par où commencer. La seule multitude des choix explique en partie pourquoi un récent sondage auprès de 100,000 élèves a révélé que 30 p. 100 d'entre eux n'avaient aucune idée de ce qu'ils allaient faire à leur sortie de l'école secondaire. Mais un haut fonctionnaire fédéral a supposé une raison plus inquiétante à leur perplexité.

« Cela semble lié, a-t-il dit, à un pessimisme et à un fatalisme assez répandus malheureusement chez les jeunes Canadiens et qui les empêchent de

voir quelque utilité que ce soit à planifier une carrière, des études ou autre chose pour leur avenir. » Le pessimisme est un résultat de la dernière crise économique, qui a laissé sans travail une vaste proportion de la population active. En fait, la question que posent les jeunes est celle-ci: « À quoi bon préparer une carrière s'il est impossible de trouver de l'emploi? » La réponse, c'est qu'à une époque de dure concurrence sur le marché du travail, les postes existants iront aux plus compétents dans un domaine donné, à ceux qui sont bien préparés.

La formation sur le tas ne suffit plus pour se caser

Quant au fatalisme décelé dans les résultats de l'enquête, les temps difficiles sont le pire moment pour compter sur le sort ou la chance dans la recherche d'un emploi convenable et satisfaisant. Lorsque les places sont rares, la possibilité de tomber sur le poste qui nous plaît en passant d'un patron à un autre est plutôt faible.

De toute façon, le jour n'est plus où un jeune ayant peu d'instruction ou de formation scolaires pouvait arguer de son ambition et de sa diligence pour réussir dans une carrière, comme le héros d'un roman d'Horatio Alger. Exception faite de l'apprentissage — qui est essentiellement une forme d'instruction dans un milieu de travail — la formation sur le tas suffit rarement pour s'assurer un emploi rémunérateur et enrichissant. Dans un grand nombre d'emplois qui s'apprenaient jadis chemin faisant, les employeurs exigent préalablement des études de nos jours. Un exemple au hasard, les ambulanciers modernes doivent avoir suivi un cours dans un collège régional avant de commencer à travailler.

Même là où la formation sur le tas est acceptée, les employeurs accordent le plus souvent la préférence au candidat ayant une bonne culture générale. Dans certains cas, c'est une règle formelle: dans les forces de police canadiennes, par exemple, les recrues doivent avoir terminé la 12^e année, ou l'équivalent dans le Québec. Ailleurs, les exigences sont moins rigides, mais les employeurs supposent assez naturellement que le sujet qui possède, disons,

12 années de scolarité est un employé plus travailleur et plus intelligent que celui qui n'en a que dix.

L'ancienne théorie qu'une carrière pouvait se trouver à force de persévérance ou par veine ne tient donc plus debout. Ce n'est qu'une illusion de vieille date qu'il importe de réexaminer à la froide lumière des nouvelles conditions sociales et économiques qui règnent depuis quelques années.

Une autre illusion consiste à croire qu'une carrière est acquise une fois pour toutes. Selon les conseillers d'orientation professionnelle, la moitié des professions exercées actuellement au Canada tomberont en désuétude ou changeront au point de devenir méconnaissables d'ici 25 ou 30 ans. Dans certains métiers, le recyclage, pour suivre les progrès des techniques et de l'outillage, est aujourd'hui d'usage courant, et les « secondes carrières » pour les employés d'un certain âge sont de plus en plus fréquentes. Ironie du sort, cela survient à une époque de spécialisation croissante. Les hommes et les femmes les mieux en mesure d'affronter l'avenir sont ceux qui, ayant une profonde connaissance de leur spécialité, disposent en outre d'un acquis assez vaste pour s'adapter à des méthodes nouvelles ou accéder à des domaines nouveaux.

Le vieillissement de la population active change tout

Les gens devront à l'avenir travailler davantage pour rester à la page dans leur carrière. Et la concurrence, surtout dans les rangs intermédiaires et supérieurs des entreprises et de la fonction publique, sera vive. Les personnes qui aspirent aux échelons élevés de la hiérarchie ou du pouvoir décisionnaire devront témoigner de qualités et d'aptitudes jamais exigées auparavant. Et le nombre des cadres et des techniciens intermédiaires s'accroîtra à l'avenant.

Cela principalement parce que l'âge moyen de la population augmente sans cesse. En conséquence, le problème de la main-d'œuvre des années 80, nous dit un spécialiste, est qu'il y aura affluence au sommet et au milieu de la pyramide et trop peu

d'employés qui se présenteront à la base. C'est là sans doute une bonne nouvelle pour les jeunes qui aborderont leur vie de travail au cours de la prochaine décennie. Mais pour en profiter pleinement, il leur faudra peut-être, ainsi qu'à leurs parents et à leurs instituteurs, repenser leurs idées sur les éléments du succès.

Pendant de longues années, le modèle de la réussite, au Canada, a été le « col blanc » par opposition au « col bleu ». Dans une société en plein essor, les ouvriers mettaient leurs fils et leurs filles à l'université afin de leur permettre de se hisser au rang des « cols blancs ». Le gonflement de la population juvénile des années 60 et 70 obligea à faire face à l'offre croissante de diplômés par la création de milliers d'emplois nouveaux dans les secteurs de l'éducation et des services sociaux. Mais avec le vieillissement de la population en général, phénomène qui se poursuivra jusqu'à la fin du siècle, la demande oscille de nouveau vers les métiers techniques et spécialisés.

Dans son Rapport annuel de 1981, la Commission de la fonction publique du Canada note qu'« un fort pourcentage d'ouvriers spécialisés, au Canada, sont âgés de plus de 40 ans et que peu de jeunes s'orientent vers un travail manuel. Le nombre de jeunes ouvriers canadiens qui arrivent sur le marché du travail n'est pas suffisant pour assurer la relève. »

On dit que l'avènement des robots dans l'industrie a assombri l'avenir du travail manuel. Mais les robots ne sont que des machines, et les machines ont besoin d'entretien. Il est à prévoir que les employés spécialisés dans l'entretien des robots seront très recherchés dans les cinquante ans à venir. Les experts s'accordent à dire que l'automatisation entraînera une diminution d'emplois sur les chaînes de production, mais un accroissement de travail à l'arrière-plan, pour faire marcher les chaînes en question.

Dans l'intervalle, il existe aussi des débouchés pour ceux qui suivent des carrières techniques se situant en quelque sorte à mi-chemin entre la salopette et la chemise blanche. Les techniciens et les technologues en informatique, en électronique et en télécommunications sont, dit-on, relativement rares. En ce qui concerne les professions libérales, il existe un besoin évident d'ingénieurs en électrotechnique, en chimie et en mécanique.

Les changements qui se produisent dans la nature du travail à accomplir dans l'économie font partie d'un processus historique. En 1901, 72 p. 100 de la main-d'œuvre canadienne était affectée à un travail manuel quelconque, par comparaison à moins de 40 p. 100 aujourd'hui. La progression régulière vers le travail de services et de bureau explique en partie que le taux des femmes en âge de travailler dans la population active soit passée de 12 p. 100 en 1901 à plus de 40 p. 100 à l'heure actuelle.

Fin de la primauté de la carrière masculine dans le mariage

Environ 60 p. 100 des 4.4 millions de Canadiennes salariées sont mariées et âgées de 20 à 44 ans. Le fait que les femmes forment maintenant une si grande proportion de la totalité de la main-d'œuvre représente un profond changement social, qui nous oblige à modifier notre conception traditionnelle des carrières. Il marque en premier lieu la fin de la primauté de la carrière masculine dans le mariage. S'il entend se marier, le jeune homme qui entre aujourd'hui sur le marché du travail doit penser à concilier sa carrière avec celle de sa future femme. Il ne peut plus s'attendre que celle-ci sublimise automatiquement ses besoins émotifs et ses aspirations pour l'amour de sa situation. Il doit être disposé à partager le poids pratique et affectif de leur vie de travail à tous deux.

Même si les nécessités financières ont été pour quelque chose dans la montée du travail féminin, on ne peut plus dire que la femme salariée typique travaille pour combler le déficit du budget familial. L'égalité accrue de l'instruction entre les sexes s'est accompagnée d'une égalité accrue dans le genre et la qualité des carrières. Les femmes entrent à flot continu dans des professions qui autrefois leur étaient pratiquement fermées: droit, comptabilité, génie et haute gestion. Depuis quelque temps, elles s'adonnent aussi à des métiers ci-devant réservés aux hommes dans l'industrie et la construction, où elles peuvent gagner jusqu'au double de ce que reçoit le personnel féminin dans les bureaux et les magasins.

D'autre part, selon Audrey Swail, du Bureau féminin du ministère du Travail ontarien, la « libération » du marché du travail a eu un autre résultat

important: « Les hommes aussi étendent le champ de leurs options et sortent des emplois traditionnels. À cause du changement de style de vie et d'un sens plus vif de la satisfaction personnelle, des hommes travaillent dans les hôpitaux comme infirmiers, dans les banques comme caissiers et dans les bureaux comme secrétaires.

Le changement de style de vie laisse présager qu'à l'avenir les gens heureux dans leur métier seront plus nombreux que jamais. Déjà, les conventions sociales m'empêchent plus de choisir le genre de travail qui plaît le plus.

L'orientation aide à se connaître et à trouver l'emploi qui convient

Certes rien ne peut assurer que l'on sera heureux dans son travail, pas plus d'ailleurs qu'il n'existe de garantie de bonheur dans les autres sphères de la vie. C'est toujours la réalité économique qui détermine quelles sont les tâches à accomplir, et il appartient à chacun de tirer le plus de satisfaction possible du travail qu'il exécute.

Trouveront vraisemblablement la satisfaction professionnelle ceux qui, dans leur jeunesse, auront su réfléchir à ce qu'ils entendent faire de leur vie et profiter des moyens de formation mis à leur disposition pour les aider à atteindre leurs objectifs.

Cette aide comprend, entre autres, les services d'orientation professionnelle. Un document sur l'orientation publié, en 1980, par l'Association canadienne des conseillers scolaires résume clairement en quoi consiste cette activité mésestimée.

« L'orientation professionnelle, y dit-on, offre aux élèves la possibilité d'étudier leurs goûts, leurs aptitudes, leurs talents, leurs valeurs, leur croyances et leurs dispositions. » Tout cela dans le but primordial de leur apprendre à se connaître.

Il est généralement reconnu dans la profession que les orienteurs ne peuvent décider pour leurs clients ce qu'ils vont faire de leur avenir. Ce que ces conseillers peuvent faire, c'est de les mettre au courant de leurs points forts, de leurs faiblesses et de leurs tendances au moyen de tests d'aptitudes, d'inventaires des préoccupations et autres techniques d'appréciation. En scrutant les résultats des questionnaires et des entrevues, les orienteurs sont

en mesure d'indiquer quelle direction devrait suivre la carrière du sujet orienté.

Selon la Direction de l'analyse et du développement des carrières, de Main-d'œuvre et Immigration Canada, il s'agit ensuite de susciter une prise de conscience du rapport présent-avenir, où les élèves peuvent faire le lien entre leurs activités présentes et leurs activités futures. L'élève doit se rendre compte, par exemple, que le choix de l'algèbre est indispensable pour entrer en génie ou la lecture des bleux pour accéder à la construction ou à la mécanique spécialisée.

La conscience du rapport présent-avenir a encore plus d'importance dans la vie en général, car notre avenir dépend souvent de ce que nous faisons dans nos jeunes années. Il convient d'inculquer aux jeunes qu'ils vont travailler 40 ans ou plus, sauf périodes de chômage. C'est extrêmement long dans un emploi ou un métier qui ne plaît point.

Parents et enseignants ont de la difficulté à graver dans l'esprit des jeunes combien il est capital de choisir et de préparer une carrière qui réponde à leur personnalité propre. La raison en est que les effets des mésalliances professionnelles ne se font pleinement sentir que plus tard. Dans sa jeunesse, il est naturellement tentant de dire « pourvu que j'aie de l'argent », d'échanger huit heures de travail par jour dans un poste qui n'est rien pour soi contre les dollars si utiles pour se distraire. Mais lorsqu'on se range et que l'on passe à la vie de famille, plus paisible (et plus chère aussi), le travail prend des dimensions nouvelles. Au moment de l'âge mûr, certains auront le sentiment d'avoir gâché une grande partie de leur vie dans un emploi dont le seul intérêt était le salaire.

La Semaine des carrières au Canada, qui a lieu cette année du 1^{er} au 7 novembre, a pour objet d'attirer l'attention du public sur l'importance de l'orientation professionnelle et des plans de carrière. Elle veut aussi faire connaître au public l'éventail des emplois existants, dont un grand nombre dans des métiers inconnus il y a quelques années. Elle tente par-dessus tout de combattre le « pessimisme et le fatalisme » qui ont exercé leur emprise sur trop de jeunes Canadiens. Dans leur intérêt comme dans celui de l'économie nationale, il importe de les encourager à se préparer à une vie de travail productif et enrichissant.